

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

Gemma Tremblay

Volume 7, Number 4 (40), July–August 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59975ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, G. (1965). Poèmes. *Liberté*, 7(4), 362–371.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1965

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

GEMMA TREMBLAY

P o è m e s

NOSTALGIE

Flouettes nostalgiques des mers
l'ennui à mes pieds
pleure son oratorio de cri nu
mes pôles de croyances
basculent dans ma tête

Grandes amours perforées
aux critiques de mon être
parfois me prend ce goût d'aimer
oui d'aimer
depuis les hommes noirs sous les palmiers
jusqu'aux matins d'Alaska blanc

De l'aube douce au crépuscule violet
je perds pied sur mes terres libres
j'entre dans mon érable
m'y réfugie comme en un camp de prisonniers

Je me sens juive
d'oppression de silence et de soif
j'entasse ma vie dans un coffre blindé
que je ferme à demi-mot
ma parole est de résine et roussie

Juive d'angoisse obsessive
qu'on ouvre les écluses de mon circuit fermé
afin d'entendre les musiques traquées
des violons marins

LA SAINT-JEAN

Les nuages s'amoncellent dans mon front
je cherche un foue
pour la rentrée des troupeaux dans mes flancs
je compte chaque espèce entre mes joints
avant le départ des caravanes allégoriques

Je ne vais pas vous chanter un pays
sur l'air des sanglots
la Saint-Jean est passée rues Laval et Sherbrooke
centaines de drapeaux sous les feux d'artifices
étoffes bleues qui m'aveuglent
me pourchassent
que je chiffonne en vain au hasard des transfuges
zébrures des journées de boucan
où le bois mort sur mes terres craque et s'échiffe
m'assimile aux chevreau gazelle et poulaine
je suis aussi vulnérable que les jeunes bêtes au sein

J'avance le coeur gros dans l'été de ma vie
dans mes robes moissonnées des vertes saisons
je crie haut et fort parmi mes champs esseulés
j'ai encore à dire au tronc des arbres
j'ai à pleurer dans vos mains
je perdrai pied je sais
la tête affalée entré vos paumes

C'est la montée des babels dans mes membres
je sais le champ de bataille de la vie
mon thorax colisée en pleine tuerie
soûlerie de sang
nous irons dans les ruelles de l'espoir
casser les ampoules du désir
jeter la flamme des saisons adultes
apprendre le combat sur les lauriers coupés

J'ai beau secouer ma nudité parmi les spectres
j'ai beau saluer le pas du dernier piéton
désirer l'écran muet d'une planète
un tertre verdit au centre de mon être

un jardin en moi s'installe fleuri
de toutes ses tiges malhabiles tendues
j'entends les soleils qui se lèvent
me dévisagent et je repars de plus belle
exaspérée insolente dans le feu et la lave
comme un dragon cabré ruant contre la foule

DURÉE

Je vivrai dans ma tête de poète
jusqu'à la folie de dire les joies les plus difficiles
jusqu'à l'éclatement des haines
dans les grands labours de ce pays qui naît

Mûrissent nos chants de poésie verte
nos années de survie
à chaque bout des chantiers ouverts
j'ai peu de temps à gué à narguer le monde
j'ai lu dans la main ma ligne de vie coupée

Je vis dressée dans mes saisons neuves
j'attends l'or du dernier soleil au Carré St-Louis
j'attends la fin des arbres séculaires
l'Amérique fait peau rude par chemins infinis
de rencontres d'accolades

Je crie à fendre l'âme
les mains ouvertes sous les gelées matinales
Montréal solitude entre deux feux
deux yeux rouge et vert figent nos pas
aux intersections inhumaines

Je claironne le combat dans mes champs primitifs
devant les portes du silence
et je frappe je frappe jusqu'à épuisement
à reconnaître mes chemins de bonne volonté

SUR LA PLACE VIVE

Cliquetis des lessives rebellions de pluies verglaçées
qui me collent à la terre
ma vie se balance comme un roseau

Parfois je m'adosse au flanc du pays monstrueux
où tonnent les Manicouagans
je bois l'iode qui vente sur le fleuve
où l'herbe pousse me tresse un lit parmi les grillons
pitié par tous les vents qui m'effrayent
le glas du piscenlit m'émeut davantage
que roue de la rose au midi
j'en sèmerai dans l'enclos du dernier souffle
ma fierté de clinquants tambourine
venez je fais la quête sur la place vive
au chant du coq
venez partager le refrain des dépenses
venez danser sur le trottoir des abandons
sur les champs de blessés de nos songes

Un jour nous mourrons sans laisser de trace
la pelure d'oignon est mince l'hiver sera doux
priez pour nous les bienheureux oubliés

LES MUSIQUES SCELLÉES

Grandes symphonies couchées
entre mes côtes
violences des marées strettes d'angoisses
à contre courant des pastorales
je goûte dans mon sang
la fièvre des révoltes plagales
quinte augmentée septième détonation
l'octave jusqu'au cri le plus aigu de ma détresse
musique ô musique
irrémediable démission de vivre
et le courage d'un beau suicide

Tant d'oasis dans mes veines s'éclaboussent
 j'écoute mes aubes d'harmonicas
 mon coeur gicle se vide mitraillettes d'éclats
 sont-ce des crocs vos yeux d'éclairs
 vous m'aurez vivante bête maculée

Ma déraison c'est le poing d'orgue
 qui durcit dans l'attente
 vous riez des morts lentes sur les feux de paille
 des espoirs ravagés dans l'écho des hautbois

Quoi de neuf
 n'ai-je point vécu dans mes artères
 à l'ombre des présences prolifiques
 j'entends claquer mon premier printemps
 je devine la nourrice exécration à odeur de terrine
 vous croyez que de ce lait de boue et de suie
 je formerai les lettres de mon nom

Il est temps que je vous dise le secret le mieux gardé
 dans la chambre haute entre mes tempes
 j'ai traversé de brefs pays larme au coeur
 sous les arbres de Normandie
 semences frileuses
 des campagnes viagères villes voisines
 ou banlieues
 aux quatre bouts de mes membres
 ma solitude entonne d'infaillibles défaites

AMQUI-MONTRÉAL

Roule paysage train d'écume
 contre l'arbre jalousies de feuilles
 où fuir à reculons décantée de mon domaine
 désentoilée de nuits nouvelles
 mes nuits climatisées lasso des rails
 qu'est-ce que j'attends billets d'aller-retour
 qu'est-ce que j'attends

Je suis née au bord des voies ferrées
voyage pour la vie bruits de ferrailles
et dans mon ventre chimères d'enfants
corps sans matricules paradisiens de songes
je vous retrouve matins d'éclats de vitre
c'est moi qui relèverai vos fronts cassés
à rebours des chemins trente misères

Tempes de son et lumière d'oréades
mes aubes de cap diamant

DÉTRESSE

Explosent en moi d'imprévisibles cratères
dépaysement de nouvelles friches
mes terres croisées en gerbes d'attente
sous les vins de pluies chambrées
enfin l'érosion sur de séculaires sécheresses
mes mains croissent vont se multipliant
et l'ombre de nos soirs
s'étale aux poivrons de grêles de mes pays secs

Mes mots de faïence plus graves que ceux d'hier
je les emploie pour vous mes proches mes voisins
c'est à pas de loup que je descends les Bas-fleuve
car je suis en déroute
par tout le frimas que je lis dans vos yeux
par les ronds-points muets sur mes membres sans issue

Qu'importe si votre cri sous la neige
m'a dressée tel un arbre de chair
couvert de gélivures
un bouleau de mille racines en dégel
où dansent les chincillas
un arbre prend pays sous le marteau-pilon
dans mes échines

C'est cet arbre qui monte en moi
tatoué de liberté blessée
où j'ai mes poings levés au bout de chaque branche
frôlant la grêle de vos griefs de vos zincs hibernals
je porte haut ces poings sulfuriques jusqu'au pilori
de mes empires sabotés

DÉLIRE

Les soleils périssent bruyamment
lourds symboles dans la neige
et les rigoles sèches
pour l'agnelée du dernier amour

Crissement des mers à rebours
hautes mers de février
où grince le sel aux tétracordes
de ma voix
j'écarte les banquises qui ébranlent
mon navire

Flottent les blanches solitudes
voilures d'amitiés congelées
je dessine ma maison
sans fleur d'ornement valable
dans l'hiver de ma pensée

Qui restera au bois du souvenir
attiser les mots phosphorescents
vous avez froid dans ma hutte de verre
couleurs d'absences
et la messe des anges
des petits morts en sucre au fond du ciel

CRATÈRES SOUS LA NEIGE

Mes fantômes fuient sur les aubes de bacilles
 neiges désordres giboulées flux d'alerte
 des jours flagellement et de combat
 mes racines se déchirent fourbues
 au sein des années de colère dans la terre où je vis
 déshydratées d'imbroglis quotidiens

L'homme tabellion de splendeur
 trouvaille de beau temps
 l'homme créé à mi-chemin décide
 être empirique submersible de radars préfabriqués
 égoïste forain des cirques burlesques
 l'homme des fêtes teinturiées de danses macabres
 de folklore et d'épaves
 mes cratères s'attisent jaillissent fouets destructeurs
 des mondes hypocrites vendeurs du temple

Je fustige transbahute les ordres protocolaires
 je parle avec les mots de mes arbres calcinés
 j'aime avec le feu de mes amours à bâtons rompus
 je hais les dissertations de courte-pointe
 ah le long jeu des saisons vertiges
 où j'agrippe mes nuques de vérité
 je fais le point sur mes désastres
 cratères de fleurs pubères jardins détruits

Dites les pierres dures de survie
 dégivrées de mâchefer et de zinc ruisselant
 vierges reflets où s'annuite mon destin
 dévalez dans ma main gargouilles torrentielles
 en madrigaux de fraîcheur
 sursis des tranchées inhumaines de fourrières
 mes cratères ouvrent des gueules épuisées

Un jour proche et véhément se prépare
 purifié de tous les levains de scoliose dans mes membres
 sonne dans mon front dans mes reins le cor du réveil
 et la franche liberté l'unique liberté
 au delà des neiges d'achoppement et d'asphyxie

TRANSFUGE SOUS L'EAU

Véhicule d'argile en révolte
dénudée de royaume et de sanit
le sang de mes soifs rafraîchit mes lots déboisés
je vis dans les déserts fertilisés de mes cris
oasis d'étoiles conflits d'astres
je vis dans le flanc des saisons marines
je prends pays au pied de ce cratère éteint dans mon front
où coulent la braise et la cendre
et tout ce luxe agonise crépite m'éblouit
poudrière de labeurs calcinés

Je vis sur un tertre détritit de haines
j'agrandis mon île du déchet des mensonges
bal à l'huile des sabbats la terre tourne tourne
renverse mes châteaux allongent les ruelles
sous les sentiers des mers
j'ai des animaux vivaces chiens de garde mes amis
des atouts dans mon jeu flèches de ceylan
agitées de désirs
je préserve ma paix à coup de désertion d'audace
vous savez la lutte jusqu'aux dernières traces de courage

Il est inutile de vous dévoiler les matins
les clairons n'ont plus de voix pour la foule hystérique
je n'ai nulle envie de vous faire la cour
à pas feutrés je secoue l'éventail des solitudes

VIRE-VIRE

Vire-Vire flon flon de liberté
été pots de fleurs lilas cassés
vécu l'éclat d'ennuis-vacances
vécu l'usure de tous mes langes
et mon village loin des villes
je ne sais rien de la campagne
ni des pieds nus dans l'herbe aigüe

Souvenirs couvents détruits
souvenirs autour d'églises
au bruit des orgues et du vent
j'ai dans mon cœur des goélands
aux yeux percés
ô blonde Galilée d'antan

Musique musique d'anciens fétiches
n'ai rien connu douce chaleur
bêtes collées museau contre ma bouche
mangeant le sucre dans la main

Je ne sais rien de la campagne
ni des pieds nus dans l'herbe aigüe
vivrai-je un jour si loin des êtres

Vire-Vire flon flon de liberté
Brûlez mes caves à charbon
d'hivers ventreux et carrossables
été pots de fleurs lilas cassés.

Gemma TREMBLAY